

PETER FRIEDL

Why Me? *

par David Évrard

Vous vous souvenez de *Dummy*? C'était à la Documenta de 97. Dans un couloir souterrain, sur un écran télé très simple, on regardait cette boucle : un quidam passe devant un clochard et lui refuse sa monnaie, va au distributeur de cigarettes, met sa monnaie et rien ne sort. Il se met à cogner la machine à grands coups de pieds puis repasse devant le clochard et, lui qui a tout suivi se met à frapper le quidam de coups de pieds au cul. C'est une des rares choses que je garde en mémoire de cette exposition. Un travail au statut peu définissable, prègnant, tenace. Dans ce corridor carrelé, ça changeait radicalement des manières que l'on avait de visiter le reste des œuvres, elles, triomphantes; *Dummy*, la vidéo de Peter Friedl, c'était la salle « obscure » dans laquelle on entre parce qu'on s'est trompé de porte alors qu'on voulait aller voir le colloque sur les disparités de l'art et la pauvreté, ou quelque chose d'approchant. Il y a quelques mois, la galerie Erna Hecey, jusqu'alors installée à Luxembourg, est venue à Bruxelles. Depuis septembre, Peter Friedl y montre ce qui pourrait s'apparenter à une trilogie. En tout cas, trois expositions consécutives : *Playgrounds*, *Drawings*, *Theory of Justice*. Trois projets qui n'ont qu'un début. Depuis 1995 : cinq cents images de terrains de jeux projetées à hauteur d'enfant sur quatre écrans, un plein de similitudes. « Pour résoudre les problèmes esthétiques, il faut parvenir à les placer entre parenthèses, en les "exposant" (ce qui ne va jamais de soi), en se débrouillant pour en faire une opération stratégique ». ¹¹ Débutée en 1964, *Drawings* est une partition. Quarante-huit dessins répartis chronologiquement sur quatre rangs. Le premier lorsque Friedl avait l'âge de quatre ans. Et on repère dans cette narration des termes – dont *Dummy* – ou des motifs qui seront employés plus tard dans des travaux de grande envergure. La dernière partie, depuis 1992, ce sont huit vitrines dessinées en collaboration avec les designers de D+ (Vienne), où sont réparties des images de presse qui relèvent de la manifestation, une sorte de déclinaison prosaïque de ce que tout le monde pense, vous savez, Georges Bush, Samuel Beckett, les pauvres, les flics, l'insurrection, et tout le truc mis en forme avec pragmatisme, on a envie de penser *très autrichien*, à quelqu'un qui maintient sa pratique en tension entre la part subie, biographique, de l'expérience et la part volontaire, déclamatoire et organisée des idées. Dénuée de sensation extrême, la mise en œuvre relève d'un véritable projet pour la galerie et est sans doute l'enjeu majeur de cette trilogie. Un projet de lecture où l'occupation, la mise en relation des parties constitue un espace de rapports, non pas une forme mais une somme d'expériences. Pas une iconographie. Un projet à la John Cage : « Je n'ai rien à dire et je le dis ». À ceci près que c'est moins le contenu que l'espace qui le génère – avec tout ce que ça comporte – qui fait la force du travail. Friedl le montre. C'est sec. Pas drôle. Intrigant comme une lame de rasoir.

* *Why Me?* est le titre de l'album live de Daniel Johnston avec lequel Peter Friedl a travaillé sur le projet *King Kong en Triomphe*. À ce sujet voir *Les Cahiers de l'IAC* n°4, Villeurbanne, 2002.

¹¹ Peter Friedl et Jean-Pierre Rehm, *Multitudes* n°17, été 2004.

Peter Friedl, à la galerie Erna Hecey, Bruxelles, du 21 septembre au 10 décembre 2005.



Peter Friedl,
Playgrounds,
1995-2002

Vue de l'exposition
Vidéo projection
500 images
transférées sur DVD.
Courtesy galerie
Erna Hecey, Bruxelles